

viennent les filles et les enfants portant chacun une belle fourche toute neuve : ce sont les faneurs et les faneuses. La maman ferme la marche. Elle pousse une brouette qui contient les vivres pour le déjeuner et le dîner, la provision d'eau, et le dernier né qui suce bravement son pouce.

La prairie n'est pas très-loin : on y arrive après une marche d'un quart d'heure.

La brouette, contenant tant de choses précieuses, est roulée sous l'ombrage d'un érable touffu, et confiée à la garde de Médor, le chien de la maison, serviteur hargneux, mais fidèle, qui fait partie de la famille.

Armés de leurs faux, les hommes se mettent de suite à l'œuvre et attaquent avec ardeur un ennemi qui ne se défend que mollement. A gauche de chaque faucheur, l'ondin surgit comme une vague que la fourche des faneuses fait bientôt disparaître.

L'odeur du foin coupé se répand dans l'air qu'elle embaume, et donne une vigueur nouvelle aux robustes travailleurs. A l'un des coins du champ, on a mis, sous un buisson, un vase rempli d'eau. Chaque faucheur, arrivé à cet endroit, s'arrête, prend une longue gorgée, puis, tirant de sa poche la pierre à aiguiser, il la trempe dans le vase et se met à affiler sa faux en produisant ce clic-clac monotone si familier aux gens de la campagne.

L'opération terminée, il se remet bravement à l'ouvrage, et les faneuses qui avait profité de ce moment de répit pour respirer, s'élançant de nouveau à la suite de leur faucheur. C'est une lutte animée ; celui qui, dans un temps donné, a abattu plus d'ondins, est cité à l'ordre du jour. On en parle et on se le montre. Le dimanche, sur la place de l'église, les gars le regardent avec une sorte de respect.

— C'est un fameux, disent-ils : il faut un fier homme pour faucher auprès de lui !

Il ne donnerait pas sa réputation de bon faucheur pour un bâton de maréchal. Au fond, il n'a peut-être pas tort.

L'heure du déjeuner arrive. On mange sur le pouce ; ce n'est pas long : il faut profiter du frais. On se remet à l'œuvre, et les foin tombent comme des soldats sous les coups des mitrailleuses.

Mais la cloche de l'église sonne. Voici midi. C'est l'heure de la halte. Tout le monde se découvre pieusement pour dire l'angelus, puis, on dîne sous l'ombrage.

Le soleil est brûlant, il faut se reposer un peu.

Les travailleurs s'étendent au pied de l'arbre et dorment pendant vingt minutes, une demi-heure, au plus. Après cela, ils se relèvent rafraîchis, reposés.

Le travail de l'après-midi est plus pénible. L'air est embrasé et la sueur ruisselle. Mais le courage n'est pas moins fort que la chaleur. On marche, on fauche, on fane, et l'ouvrage ne languit pas.

De temps à autre la maman va voir à son bébé qui dort au bruit monotone de la respiration de Médor. Un enfant de nos villes aurait trouvé moyen de s'éveiller vingt fois et de mettre tout le monde en réquisition. Ce gros bébé, lui, ne bronche pas, et, s'il ouvre un œil par ci par là, ce n'est que pour la forme, et pour bien s'assurer du départ de la mouche qui l'avait dérangé.

Cela dure ainsi jusqu'au coucher du soleil qui ramène tout ce monde à la maison. Encore, arrive-t-il souvent que quelque travailleur obstiné s'attarde jusqu'à ce que la lumière du jour lui fasse tout-à-fait défaut.

Arrivé à la maison, on soupe largement, mais promptement, et, après la prière faite en commun, on n'est pas obligé de chercher longtemps le sommeil qui vient vous trouver sans se faire prier.

Le lendemain, on fauche jusqu'à midi, puis, il s'agit de serrer le foin coupé de la veille.

C'est alors que commence la véritable fête des enfants.

Les voitures arrivent, traînées par un cheval ou par

une paire de bœufs, et s'engagent entre les rangs de *veillotes*. Les plus robustes jettent, au moyen de leur fourche, le foin dans la voiture ; les moins forts se tiennent dans la charrette, reçoivent chaque fourchetée, l'*arriment* et la tassent. Ce sont presque toujours les enfants qui font ce travail et il leur est permis de jouer des jambes autant que cela leur plaît. Il faut que le *voyage* de foin soit bâti à plomb et bien en équilibre, autrement, tout l'édifice s'écroule à la première ornière. Lorsque la charrette est bien remplie et qu'on ne voit plus ni les ridelles ni mêmes les échelottes, on applique sur la charge et dans le sens de la longueur, une grande perche que l'on attache fortement aux échelottes par chacune de ses extrémités. On *peigne* ensuite la charge, c'est-à-dire que l'on fait tomber, avec le rateau, tout le foin qui n'est pas bien fixé sur les bords et les côtés. Les enfants, même les plus petits, s'établissent sur la falte en se tenant à la perche, puis, la charrette est dirigée vers la grange.

Une fois qu'on est arrivé, tous les enfants montent sur le fenil, et, à mesure qu'on y jette le foin de la charrette, ils l'étendent et le foulent.

Le foulage est une des opérations les plus fatigantes que je connaisse ; la chaleur est étouffante et la poussière du foin mêlée à la sueur donne des démangeaisons capables de déterminer le vertige. Cependant, les enfants se disputent à qui montera sur le fenil. Il est vrai que l'on n'est pas tenu de fouler avec les pieds seulement ; les culbutes et les roulades sont permises pourvu qu'on ne se casse pas trop les membres.

Une demi-journée d'un semblable travail vaut infiniment mieux que tout un mois de frictions, aux bains de mer, avec des brosses métalliques. On sort de là comme d'une étuve et, cependant au bout de cinq minutes, on est prêt à y rentrer.

Il ne faut pas, toutefois, abuser de cet exercice qui, en fin de compte, vient à lasser. Quand il est fini, on a un appétit d'ogre et un sommeil bien supérieur à celui de l'opium.

Tout le temps que dure la fenaison, ce sont les mêmes travaux, ou plutôt les mêmes plaisirs. Car, le travail des foin n'est pas considéré, par les enfants surtout, comme un véritable travail ; c'est presque un jeu, quelque peu violent, si vous voulez ; et, lorsqu'il est fini, on appelle déjà celui de l'année suivante.

Hélas ! pour beaucoup d'entre nous, ces choses n'existent plus qu'à titre de souvenirs assez éloignés, et qui vont tous les jours s'effaçant davantage.

Il me revient, cependant, en écrivant ces lignes, comme un parfum d'autrefois, et il me semble que mes pieds, meurtris par le sol brutal de nos rues empierrées foulent encore, pour un instant, le grzon épais des prairies, où mon enfance a eu de si joyeux ébats !

NAPOLÉON LEGENDRE.

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'instruction publique.

AVIS.

Ceux qui correspondent avec le département de l'instruction publique sont informés que, depuis le 1er octobre 1875, toutes lettres ou autres objets *non affranchis*, transmis par la malle, sont envoyés